

inattendu, ouvert à toutes sortes d'interprétation.

On brûle de raconter cette histoire jusqu'au bout. Pour tenter de définir le désarroi que l'on ressent, une fois le livre refermé, l'opacité entêtante de cette dernière scène, la multiplicité de ses significations. On s'en gardera, pour ne pas compromettre la lecture de ce texte qui évoque avec une si belle urgence la fatigue de nos civilisations, l'insignifiance des combats et des espoirs humains, l'intranquillité fonda-

mentale de nos vies, mais aussi la beauté du monde, les vertus du silence et de la présence aux choses, la nostalgie d'une sorte de grâce animale, d'une innocence sauvage. L'insouciance, désormais inaccessible, du premier matin. Quant au sens de la dernière scène de ce livre singulièrement puissant, on s'en tiendra à cette réplique d'un de ses personnages : «*Vous avez vu ce que vous avez vu. Maintenant pensez ce que vous voulez.* » **MICHEL ABESCAT**
Ed. de l'Olivier, 232 p., 19 €.

Le cœur attrapé

Le désespoir d'une femme dévastée par la vie.

ROMAN

PAULE CONSTANT

LA BÊTE À CHAGRIN



Paule Constant n'est pas un écrivain qui dénonce, justifie ou tempête, elle se niche dans les cœurs maltraités, les corps maladroits. Cette fois, il s'agit de Cathy. Cathy voulait tellement que sa vie soit parfaite – son mariage, son premier enfant, son travail... Elle aimait repasser en regardant la mer : des gestes précis, le paysage en toile de fond, hypnotique et reposant. Puis vint le moment de la «*dévastation*», comme disent les psychiatres : son mari part avec Malou, sa collègue de bureau. Cathy est enceinte, Malou aussi. En même temps et du même homme. Elle ne se réfugie pas vraiment dans la folie, elle cherche juste quelqu'un pour la rassurer un peu. Et Jeff se trouve sur son chemin. Un gros type désœuvré qui trouve en Cathy le prétexte à rendre service. Faire des travaux chez elle, garder son bébé, amuser l'aîné, tuer le mari. Nous sommes dans le fait divers, un jour de procès. Cathy a les yeux dans le vague en

répondant à la juge, qui la considère comme une manipulatrice. Il lui faudrait s'expliquer autrement, reprendre le fil, depuis l'enfance, quand le bonheur était lisse.

La romancière habite ses personnages. Elle est Jeff, l'enfant battu devenu un barbare dégingué, un Superman de bazar qui tue en croyant faire plaisir. Elle est Cathy, celle qui tente de fermer la porte au malheur en restant prostrée devant son ordinateur, dont le fond d'écran ressemble à un long fleuve tranquille. Elle est la juge, dont l'opinion est déjà faite. Elle est l'avocat désemparé. *La Bête à chagrin* raconte un désespoir qui fait boule de neige. Par son écriture pointilliste et sa façon de ne jamais être sûre de rien, Paule Constant atteint l'impalpable et trouve les mots pointus pour dire l'abandon, la défaillance. Dans son précédent roman, *Sucre et secret*, elle s'interrogeait déjà sur le sens du mot culpabilité. Aujourd'hui, elle creuse jusqu'à la racine du malheur, répète souvent le mot «*dévasté*» – le mot-clé de cette histoire, qui glisse de la banalité au cataclysme.

CHRISTINE FERNIOT

Ed. Gallimard, 228 p., 17 €.

Enfants de la fratrie

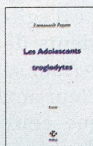
Une interrogation troublante et sensuelle sur l'identité.

ROMAN

EMMANUELLE PAGANO

LES ADOLESCENTS

TROGLODYTES



Il faut du talent pour être frère et sœur, réussir sa fratrie, comme on dit réussir sa vie. Il faut du talent pour s'aimer un peu, beaucoup, collés ou dessoudés, à rire comme des tarés ou à s'étriper méchamment, malgré soi, malgré les liens de sang. Pas facile tout ça, surtout quand l'un ou l'une, marqué(e) par on ne sait quelle griffe du destin, cherche son identité, sa place dans le monde... Avec *Les Adolescents troglodytes*, Emmanuelle Pagano s'insinue dans les méandres familiaux, les bourrasques sentimentales, et met à nu le sempiternel duel entre amour absolu et incompréhension. Déjà, dans son précédent roman, *Le Tiroir à cheveux*, elle affrontait les non-dits, ces sortes de mensonges, et les tourments oubliés d'une gamine de 15 ans. Ses mots se font aujourd'hui encore plus ouatés, comme s'il lui fallait protéger le lecteur, ou ses personnages, tous des sensibles, des blessés, rouge au front, morve au nez. Dès les premières pages, on se croit dans une road story à la française. A bord d'une navette scolaire, à

travers les gorges de l'Ardèche, matin et soir, neiges et vents, crevasses et loups. On se laisse conduire, on regarde le paysage, on fait connaissance avec les mômes, leurs minois endormis, leurs peurs aussi. Et puis l'on bascule – les précipices sont nombreux, dangereux ou tentants, lacs artificiels ou vallées secrètes – et l'on se demande : qui conduit ? qui raconte ? quelle histoire ?

L'auteur embrouille nos yeux, manipule les accords féminins-masculins («*je me sentais esseulé et soumise*») pour mieux faire sentir l'effroi de n'être pas ce que l'on est censé être : homme ou femme. Dès lors, les phrases s'ouvrent vers le passé, touchent la vérité : «*Quand j'étais petit garçon...* », et racontent le désarroi du petit dernier de la fratrie : «*Si tu fais ça, je n'aurai plus de grand frère. [...] Tu ne seras jamais ma sœur, ça jamais, mais tu sais que je t'aime.* »

Emmanuelle Pagano écrit du bout du cœur, avec délicatesse. Elle nous emmène dans une histoire d'amour aussi troublante que vivifiante. Qu'elle évoque les corps torturés, déchus, ou ses montagnes ardéchoises, son écriture n'est que sensualité : «*Je me suis remplie du paysage, à nouveau. Je contiens mon pays, il me comble, il me suffit.* » **MARTINE LAVAL**
Ed. P.O.L., 214 p., 14,90 €.



LES LIENS DU SANG ET LA BEAUTÉ DES PAYSAGES ARDÉCHOIS, DÉCRITS AVEC DÉLICATESSE.